

Etienne Dolet ou le combat pour la souveraine liberté de l'esprit.

Il y a de singulières éclipses dans le destin posthume de ce héros de l'indépendance et de la souveraineté de l'esprit que fut Etienne Dolet. Si l'on ouvre le *Dictionnaire des Lettres* et le *Dictionnaire des Œuvres* publié par Lafon Bonpiani, on ne trouve aucune mention ni de son nom, ni de l'un de ses livres. Si l'on se plonge dans l'une des dernières éditions publiées de l'*Encyclopedia Universalis*, on ne trouve qu'une seule mention d'Etienne Dolet dans la rubrique : « Clément Marot » pour nous signaler qu'il fut l'imprimeur de l'un des livres de cet auteur. Et paradoxalement, il faut remonter à la fin du XIX^{ème} siècle pour retrouver un ouvrage majeur consacré exclusivement à Etienne Dolet, celui de Richard Copley Christie, publié d'abord en anglais, puis traduit et imprimé en France en 1886, au sein duquel nous avons puisé nombre des citations qui suivront. Depuis, les silences furent longs et nombreux. Heureusement, des universitaires se sont récemment remis à l'ouvrage pour mieux faire connaître l'œuvre de l'illustre orléanais. A Lyon, à l'instigation de Marcel Picquier, de nombreux travaux ont été menés. Et à Orléans, où l'on sait trop bien faire preuve de méconnaissance et d'oubli à l'égard de ceux qui ont illustré notre cité, les amis d'Etienne Dolet qui sont à l'initiative de la présente communication ont su inlassablement tenir le flambeau et faire vivre au travers du temps cette lumière que furent indissociablement la vie, l'œuvre, les combats et le destin d'Etienne Dolet.

Plutôt que de retracer une biographie que chacun connaît, j'aborderai la personnalité complexe d'Etienne Dolet autour de plusieurs thèmes. Et d'abord comment ne pas parler ici d'Etienne Dolet et d'Orléans.

A Guillaume Budé, Etienne Dolet écrivit : « Je naquis à Orléans, noble ville de notre Gaule, et très renommée ». Il est frappant que lorsque Etienne Dolet parle d'Orléans et de sa naissance à Orléans, il s'exprime dans des termes qui remettent en cause les prérogatives de l'aristocratie, l'injustice des positions acquises, des situations héritées et de la noblesse due aux hasards de la naissance. Je citerai à ce sujet le second discours qu'Étienne Dolet fit à Toulouse en réponse à son adversaire Pinache : « Je suis né de parents qui n'avaient nullement une position basse ou inférieure, ils occupaient dans le monde un rang honorable et même distingué ; la fortune de ma famille n'était pas médiocre et si mes parents ne pouvaient parler ni de leurs ancêtres, ni de leur noblesse, ni de leur dignité élevée, ni d'aucun de ces avantages qui sont plutôt dus au hasard et dont on n'a pas le droit de se glorifier, ils n'en jouissent pas moins d'une prospérité ininterrompue et passeront toute leur vie heureux et à l'abri du blâme ». Tout est déjà dit. C'est une première révolte contre l'ordre des choses. Pour Dolet, nul n'a le droit – j'insiste sur ce mot, le *droit* – de se glorifier des hiérarchies sociales qui ne sont que le fruit du hasard. Celles-ci n'ont pas de valeur. Elles ne constituent en rien un argument. Elles sont arbitraires. Autrement dit, les hommes naissent libres et égaux. C'est une première subversion.

Etienne Dolet resta toujours attaché à sa ville natale. A la fin de sa vie, revenant de Lyon vers Paris en bateau, Dolet raconte – comme l’a rappelé Olivier Severac – que l’embarcation fut arrêtée dans les glaces. Sur l’insistance de Dolet, le nocher fraye cependant un passage et Orléans apparaît dans un décor de givre. Etienne Dolet raconte : « Soudain nous glissons dans la Loire au large courant et pénétrons dans une ville célèbre dans l’histoire, Orléans où je reconnais le berceau de mon enfance. Je couvre de baisers les bords qui m’ont vu naître. »

Mais venons-en au second thème : Etienne Dolet adversaire intraitable de la superstition et de l’obscurantisme. Et ce second thème est lié au premier car Etienne Dolet ne fut jamais aussi véhément que lorsque l’adversaire Pinache, porte parole des Gascons, alors que lui parlait pour les Français, s’en prit à sa ville natale d’Orléans. Il ne supporta pas cette attaque. Il se mit littéralement en rage contre Toulouse, ville où il avait échoué après avoir respiré l’air intellectuel si libre de Padoue, pour lui capitale de la liberté, alors que Toulouse était, pour lui, la terre de l’obscurantisme et de la superstition. Soyons précis à cet égard sur les rapports de Dolet avec la religion – sujet sur lequel nous reviendrons - et donnons la parole à Richard Copley Christie : « Dans ses écrits [...] rien n’est en désaccord avec les doctrines de l’Eglise. Son autorité est respectée. Il ne croyait pas aux doctrines de Luther et Calvin. » Mais il détestait par dessus tout la superstition en laquelle il voyait une vraie prostitution de l’esprit. Citons le même auteur : « Il pensait que la religion de Cicéron convenait mieux à un homme cultivé que le système qui offrait à l’adoration des fidèles le vin des noces de Cana, le peigne de la Vierge Marie et le bouclier de Saint Michel Archange ».

Cette ville de Toulouse, qui est une « île sonnante » où les cloches ne cessaient jamais de résonner, qui est pour lui l’absolu contraire de Padoue, qui est la capitale de la bigoterie, de la tyrannie ecclésiastique et de l’inquisition, est après la funeste place Maubert, l’endroit de France où à l’époque de la Réforme on a brûlé le plus d’êtres humains. L’Université de Toulouse est le contraire de la Renaissance. Dolet attaque cette ville comme une entité, comme un tout, sans nuance, sans évoquer ceux qui en son sein ne partagent pas les opinions communes, toujours dans son Second Discours : « Quelle est la culture littéraire de Toulouse, sa politesse de mœurs et sa civilisation, l’empressement que le Roi a mis dernièrement à quitter la ville nous le montre fort bien. Il est venu, il a vu, il est parti. La vulgarité, la grossièreté, la barbarie, la sottise de Toulouse ont chassé celui qui fait la gloire de la France. » Et Etienne Dolet en rajoute : « Vous conviendrez sans peine avec moi que Toulouse en est encore aux plus informes rudiments du culte chrétien, et qu’elle est adonnée à des superstitions dignes des Turcs ; car est-ce autre chose que cette cérémonie qui a lieu chaque année à la fête de Saint Georges, alors qu’on fait entrer des chevaux dans l’église Saint Etienne, qu’ils font neuf fois le tour alors qu’on officie solennellement afin d’obtenir des grâces pour eux ? Est-ce autre chose que cette cérémonie qui consiste à jeter une croix dans la Garonne, en un jour désigné, comme si l’on voulait de rendre propices un

Eridan, un Danube, un Nil ou même le vénérable Père Océan, et à demander aux eaux de la rivière de suivre un cours calme et régulier pour que ses bords ne soient pas inondés. Est-ce autre chose que de la superstition que de faire promener par des enfants les troncs pourris de certaines statues dans toute la ville, quand la sécheresse de l'été fait désirer la pluie ? Et malgré tout, cette ville, qui sait si mal ce qu'est la foi du Christ, prétend imposer à tous les hommes ses idées chrétiennes, régler toutes les affaires religieuses à son gré, et flétrit du nom d'hérétique, comme s'il avait dérogé à la dignité de la foi, celui qui suit les commandements du Christ avec plus de liberté et ne se conformant à leur esprit. »

Arrêtons-nous un instant sur le caractère positivement révolutionnaire de ces propos dans l'espace et dans le temps où ils sont tenus. Pour Dolet, il est contraire à la foi du Christ que de s'arroger le droit de l'imposer à quiconque. Et il est contraire à la même foi de refuser à quiconque le droit de l'exercer avec liberté en se conformant à ce que j'appelai dès le début de ce propos la souveraine liberté de l'esprit. Il y a dans ces écrits la condamnation de toutes les inquisitions bien sûr, de toutes les croisades évidemment, mais aussi de toutes les formes de dogmatisme. Aussi n'est-il pas étonnant que, selon les mots de Joseph Boulmier, « la harangue que fit Etienne Dolet à Toulouse le 9 octobre 1533, après avoir été désigné unanimement par les « Français » pour parler contre les « Gascons » et représentants d'autres nations apportât le premier fagot à l'horrible bûcher qui devait le dévorer plus tard ».

Face à toute cette horreur, le meilleur viatique est d'en revenir au Cher François Rabelais, devenu Alcofribas Nazier, publiant dans des conditions sur lesquelles nous reviendrons son second livre où il relate les pérégrinations de Pantagruel : « De là, vint à Toulouse où il apprit fort bien à danser, et à jouer de l'épée à deux mains, comme est l'usage des écoliers de ladite université ; mais il n'y demeura guère quand il vit qu'ils faisaient brûler leur régent comme harengs saurets, disant : Ja Dieu ne plaise que ainsi je meure, car je suis de ma nature assez altéré sans me chauffer davantage ! »

Intrépide pour défendre ses opinions, faisant assaut en toute circonstance d'estoc et de taille, Etienne Dolet sait aussi manier la nécessaire prudence. Ainsi, donne-t-il des gages en affirmant tout le mal qu'il pense de la Réforme en général et de Luther en particulier : « Aucun de nous n'ignore que les doctrines nouvelles de la religion nouvelle que Luther a propagées depuis quelque temps ont été la cause d'inimitiés profondes, et qu'elles ne sont approuvées que par certaines personnes turbulentes animées d'une curiosité impie ». Il prend les devants. Il a une haute idée de son intelligence, de son sens de la dialectique et de sa culture. Il sait qu'il n'en faut pas plus pour être traité d'hérétique par ceux qui n'y comprennent rien et qui pullulent en cette ville de Toulouse. Aussi n'y va-t-il pas par quatre chemins et déclare-t-il tout net, pensant fortement à lui-même : « Lorsqu'un homme donne des preuves de génie et d'intelligence supérieure, il ne tarde pas à être soupçonné d'hérésie luthérienne par les

gens d'un esprit étroit et dépravé, et [...] il doit supporter toute la haine que fait naître une pareille accusation ». Il ajoute : « Je dois déjà entendre ces calomniateurs grincer des dents en écoutant ma voix ». Notons le style vif et imagé. Tout est dit en une image et en un chiasme : *les dents, le grincement, l'écoute, la voix*. Des études restent à faire sur le style d'Étienne Dolet. Il poursuit : « il me semble qu'ils pensent déjà à ma condamnation ». Notons cette singulière prémonition, comme si Étienne Dolet était habité dès sa jeunesse par la tragique singularité de son destin. Il continue : « Je crois même les entendre m'accuser d'être luthérien. Celui qui dernièrement m'a tant ravalé (Pinache) a déjà résolu, je n'en doute pas, d'approuver et de susciter les calomnies ; mais afin qu'il ne puisse pas, même un instant, jouir du plaisir ou de l'espérance de me voir accuser si odieusement, et afin qu'on ne puisse en aucune façon me jeter à la face des soupçons d'hérésie, je déclare ouvertement et énergiquement, et je vous demande à tous de me croire, que je ne fais nullement partie de cette secte impie et obstinée, que rien ne m'est plus odieux que les doctrines et les systèmes nouveaux, et qu'il n'y a rien au monde que je condamne plus fortement. Je suis de ceux qui honorent et révèrent seulement cette foi, seulement ces rites religieux qui ont la sanction des siècles qui nous ont été transmis par une succession d'hommes saints et pieux ».

A rebours de toutes les superstitions, Étienne Dolet était au sens plein du terme un enfant de la Renaissance en ce que celle-ci promut la liberté de l'esprit au travers de multiples controverses et au prix de combats souvent très rudes. Il était, pour reprendre les mots de Richard Copley Christie, « l'enfant, le panégyriste et le martyr de la Renaissance, un enfant de la pure Renaissance italienne ». Lorsqu'il arriva à Padoue, avant de se rendre à Toulouse, cette ville était le quartier général d'écoles d'inspiration panthéiste ou matérialiste. L'un des grands penseurs du lieu, Pietro Pomponazzo, dit Pomponatius, mort en 1525, peu avant l'arrivée d'Étienne Dolet, montre qu'il n'y a pas d'immortalité de l'âme chez Aristote, que cette croyance est contraire à la raison et que si la croyance en l'immortalité de l'âme peut être intellectuellement admise, ce n'est que sur la base d'une révélation et d'elle seule, pour laquelle il déclare éprouver le respect. Le livre dans lequel il expose ces thèses fut, aussitôt publié, condamné par l'Inquisition et brûlé en place publique dans la ville de Venise. Le protecteur d'Étienne Dolet à Padoue, Simon de Villeneuve, appelé aussi Simon Villanovanus, dont Rabelais fit l'éloge, était l'un de ses disciples. Jusqu'à la fin de sa vie Dolet rendit hommage à sa douceur, à son sens de la tolérance, au respect qu'il professa pour la liberté de l'esprit. Il fut une ombre tutélaire, un guide, un maître à penser. Nous y reviendrons.

Mais abordons notre troisième thème déjà largement évoqué, que j'appellerai : Étienne Dolet le bretteur. Toujours en mouvement, jamais en repos, Étienne Dolet eut le don de se faire d'innombrables ennemis et de transformer ses amis en ennemis, ses amitiés en inimitiés. Son caractère était souvent violent son esprit ombrageux, même s'il maniait aussi – on l'a vu – la prudence, même s'il savait disposer les contre-feux et même s'il trouvait quelque sérénité en écoutant la musique, qu'il aimait, ou en

pratiquant la natation. On imagine mal la violence des polémiques de l'époque. Je prendrai pour exemple la façon dont Étienne Dolet traite Erasme coupable notamment de ne pas aimer autant que lui Cicéron : « La foule vulgaire des grammairiens qui rendent un culte à Erasme comme à un dieu et qui le placent devant Cicéron ne se feront pas faute de m'attaquer. De plus, je suis certain que le vieillard (qui est presque tombé en enfance) raillera le jeune homme avec sa grossièreté habituelle. Mais rien ne m'inquiète moins que la grossièreté d'un bouffon, et je ne crains pas la morsure de ce vieil édenté ». On voit que Dolet n'y va pas de main morte, surtout lorsqu'on se souvient qu'Erasme est le plus grand érudit et le premier homme de lettres du siècle. Aussitôt, les défenseurs d'Erasme répliquent et au premier rang Scaliger qui écrit : « Dolet peut être appelé le chancre ou l'ulcère des muses. Car outre que dans un si grand corps, comme le dit Catulle, il n'y a pas un grain de sel, il se pose en autocrate de la poésie [...] C'est un méchant rabâcheur [...] Pourquoi parlerai-je des immondices qu'on trouve dans l'évier ou dans l'égout de ses épigrammes ? elles sont ternes, froides, écrites sans esprit et pleines de cette arrogante folie qui, liée à l'arrogance la plus consommée, ne lui a pas permis de reconnaître l'existence de Dieu. Aussi, de même que le plus grand des philosophes, Aristote, en parlant de la nature des animaux, décrit d'abord les différentes parties qui les composent, et ensuite étudie leurs excréments, je veux qu'on lise ici le nom de cet homme, en sa qualité, non de poète mais d'excrément de la poésie ». Ces citations, qu'on pourrait multiplier, témoignent de la violence des controverses théologiques, philosophiques, littéraires, poétiques, grammaticales auxquelles Étienne Dolet, constamment accusé de plagiat, fit face. Et cela redoubla dans la seconde partie de sa vie où alternèrent les séjours en prison, les fuites, les éphémères rétablissements, avant la catastrophe finale.

Il faut imaginer physiquement Dolet le bretteur, portant sur son visage les stigmates de ses combats. Donnons la parole à Lucien Febvre qui dans son livre « *Le problème de l'incroyance au XVIème siècle : la religion de Rabelais* » évoque une série de portraits : le premier où il apparaît « avec son visage de buis, son atroce maigreur, ses yeux de furieux, bégayant et revêtu de cette petite veste à l'Espagnole qui frappait si fort les visiteurs » ; le second où on le retrouve avec « son visage de bois, son regard mauvais qui fait fuir les jeux, les ris et les grâces, son corps monstrueux qu'habitait peut-être l'âme transmigrée de Cicéron romain – mais c'était pour s'y diluer, et d'abord perdre dans cette masse de chair toute sa vertu et son efficacité » ; le troisième qui nous montre « un Dolet à peine âgé de trente ans, mais qui en portait quarante avec sa calvitie précoce, son vaste front bourré de rides, sa pâleur bilieuse, ses sourcils en broussailles, sa courte veste arrêtée au dessus des reins ; séduisant avec cela, brutal et sensible, ivre d'orgueil [...] prompt spadassin, une force de la nature, mais mal réglée et déconcertante dans ses effets ».

Quant à son caractère, si l'on en croit les Mémoires de l'Abbé Nicéron, « il fut outré en tout, aimé extrêmement des uns, haï des autres à la fureur, comblant les uns de louanges, déchirant les autres sans pitié,

toujours attaquant, toujours attaqué, savant au-delà de son âge, s'appliquant sans relâche au travail, d'ailleurs orgueilleux, méprisant, vindicatif... et inquiet ».

Mais voilà qu'Etienne Dolet arrive à Lyon. Voilà qu'il s'installe comme imprimeur. Les imprimeurs sont, au XVIème siècle, une sorte d'aristocratie intellectuelle. Ils savent lire. Ils sont cultivés. Ils façonnent la langue française. Etienne Dolet est heureux. On l'imagine soupesant les caractères, fignant la typographie, indissociablement attaché à écrire et imprimer. Mais l'idée qu'il se fait de l'imprimerie, de ce qu'il appelle « l'art divin de l'imprimerie » rend derechef ses relations difficiles avec ses confrères par rapport auxquels il n'est pas tendre non plus – c'est le moins qu'on puisse dire -, puisqu'il déclare : « Quelle négligence, quel manque de soin marquent les imprimeurs ! Combien de fois ils sont aveugles et hors d'état de travailler par la boisson. Quels ivrognes ! » Et quand les ouvriers de l'imprimerie se liguèrent en 1538 contre leurs patrons pour exiger de recevoir de meilleurs salaires et d'être mieux nourris, Etienne Dolet prend hautement fait et cause pour eux, ce qui lui vaut la détestation de toute la confrérie des imprimeurs, qui le considèrent de surcroît comme un intrus car il n'avait pas fait d'apprentissage...

Il faut aussi imaginer la situation d'Etienne Dolet qui, après avoir subi de premières violentes mises en accusation à Paris, se trouve libre. Mais l'on découvre soudain deux paquets suspects saisis aux portes de Paris. Ces deux paquets sur lesquels est écrit en grandes lettres le nom d'Etienne Dolet sont bourrés de livres hérétiques, interdits, infâmants, bons à être brûlés, dont certains de notre auteur. C'est une provocation. Il est plus que probable que ses ennemis ont confectionné cet envoi à charge pour le discréditer. Il part pour Lyon, où il est illico remis en prison. Qu'à cela ne tienne. Il se met à parler au concierge, au geôlier et au guichetier. Il les persuade qu'il doit se rendre dans sa maison de la rue Mercière pour toucher une importante somme d'argent, qu'il doit y aller lui-même, en personne, et que s'ils l'accompagnent, il leur offrira outre quelque rémunération, du vin muscat de haute qualité. En attendant, il leur offre à souper. Ils sont convaincus. La troupe part. Ils arrivent dans la rue Mercière à l'adresse dite et là, Etienne Dolet ouvre la porte, fait entrer la troupe, la referme ouvre une deuxième porte, la referme et s'enfuit laissant le concierge, le geôlier et le guichetier, prisonniers entre les deux portes, sans argent et sans vin muscat. Quel brio !

Mais au-delà de ces épisodes drolatiques, il y a – et c'est plus lourd de conséquences - ces amitiés qui tout à coup se changent en leur contraire. Avec Marot d'abord dont il fut l'éditeur et le grand ami, avec qui il a tant partagé l'amour des lettres et du progrès intellectuel, Marot qui écrivit deux odes des plus chaleureuses à son endroit avant de lui adresser une violente épigramme par laquelle il lui dit que « nonobstant » des « gros tomes divers » il mourra « sans bruit » [...] « car quel besoin est-il, homme pervers, que l'on te sache avoir jamais été ». On ignore toujours les raisons de cette brouille avec Marot.

Avec Rabelais l'amitié fut, elle aussi, très forte. Rabelais était, avant d'avoir écrit ses livres, un médecin très réputé des hôpitaux de Lyon. Sa notoriété était très grande. Rabelais avait même – insigne marque de confiance - envoyé à Etienne Dolet, la recette du mystérieux *Garum*, élixir de bonne santé physique et morale. Lorsque Pantagruel parut, le livre provoqua le vif courroux de La Sorbonne. Mais on l'a déjà vu, Rabelais était obsédé par la crainte d'être brûlé vif comme un « hareng saur ». Il sut manœuvrer et obtenir du Pape d'entrer à l'Abbaye de Saint Maur des Fossés comme chanoine. En contrepartie, le nouveau chanoine s'engage à publier une édition de son Pantagruel largement censurée. Mais au même moment, Etienne Dolet publie en 1542, une édition du livre présentée comme « revue et augmentée par l'auteur », qui comporte l'intégralité des passages censurés par Rabelais lui-même et ne comprend aucune augmentation, contrairement à ce qu'annonce le titre... Fureur de Rabelais, qui fait précéder sa nouvelle édition d'un avertissement au lecteur dans lequel il étrille Etienne Dolet. S'adressant au lecteur il écrit : « Sois averti que par avarice a été soustrait l'exemplaire de ce livre encore étant sous la presse par un plagiaire homme enclin à tout mal ». Il affirme qu'un « tel monstre est né pour l'ennui et l'injure des gens de bien ». Il proclame que « les œuvres de ce dernier ne sont que « ramas » et « échantillons des livres d'autrui ». Il ajoute que « ces œuvres ne sont pas dignes de Cicéron mais sont juste dignes d'être des bailles à moutardier ».

Le quatrième sujet que je voudrais traiter est celui des rapports d'Etienne Dolet avec le langage et la poésie. Ce rapport est physique d'abord. C'est celui de l'imprimeur. Il faut se souvenir que le fanatisme et l'obscurantisme avaient pris un tel pouvoir que le 13 janvier 1535 le Roi François Ier signa des lettres patentes par lesquelles il défendait à toute personne, sous peine de mort, d'imprimer désormais tout livre en France, quels qu'en fussent l'auteur et le sujet. Dolet s'insurgea contre les inspireurs de cette décision : « Ils ont pris pour prétexte que la littérature servait à propager l'hérésie luthérienne, et que la typographie soutenait ainsi cette cause. Race insensée d'imbéciles ! Comme si les armes étaient mauvaises ou destructives par elles-mêmes et comme si, parce qu'elles blessent et tuent, il fallait en défendre l'usage aux hommes bons qui se défendent eux-mêmes et défendent leur pays (...) Ce complot abominable et méchant des sophistes et des ivrognes de La Sorbonne a été réduit à néant ».

Dolet est un ardent défenseur de l'imprimerie qui est une découverte qui fait peur. Les imprimeurs du XVIème siècle sont suspects autant que les comédiens du XVIIème. Ils sont suspects de mettre en cause l'ordre établi, de défendre le libre arbitre, de diffuser des écrits de toute nature et en tout sens, en un mot de donner des ailes à la liberté.

L'œuvre majeure de la vie de Dolet fut les « Commentaires » consacrés à la langue latine. C'est une somme qui traite de très nombreux sujets et où Dolet s'emploie comme il le fit toujours à démontrer la supériorité du style de Cicéron sur celui de Salluste, de César, de Térence, de Tite-Live et de tant d'autres. Mais Etienne Dolet s'intéresse aussi à la

langue française. Il fait partie de ces imprimeurs qui contribuent à sa codification, à l'établissement de son orthographe et de sa ponctuation. C'est ainsi qu'il produit en 1540 un ouvrage sur la « *Traduction et la ponctuation de la langue française ainsi que sur les accents d'icelle* ». Les historiens de la grammaire attestent que c'est à Dolet que l'on doit que le pluriel des noms en « é » comme *volupté* ou *dignité* soient marqués par un « s » et non un « z ». Ce fut une innovation. Mais Bernard Cerquiglini démontre dans son livre consacré à l'accent circonflexe - *L'accent du souvenir* - que l'ouvrage de Dolet n'est que le pur plagiat d'un livre paru antérieurement, appelé *Brève Doctrine*. La question de l'accent circonflexe commence à faire rage. Nombre d'érudits et de puristes pensent qu'il constitue une injure au génie de la langue française. C'est un « *chevron bâtard* » qui insulte notre prose et notre poésie. Notons – c'est tout l'intérêt du livre de Bernard Cerquiglini - que les successeurs de ces puristes pourchassent impitoyablement cinq siècles plus tard ceux qui veulent supprimer l'accent circonflexe, même lorsqu'il est le fruit de fausses étymologies. Autrement dit, le conservatisme et la réaction vont se nicher jusque dans les graphies, et il est éclairant de constater que le scandale consiste pour leurs zéloteurs à mettre en cause aujourd'hui ce qui fut source de scandale il y a cinq siècles et qu'ils auraient alors pourfendu dans les termes les plus durs ! Réfléchissons à cet autre arbitraire du signe : arbitraire et changeant est en effet le motif où s'agrippe la haine du progrès.

Mais revenons à Dolet et notons qu'il est très significatif qu'il use de l'accent circonflexe pour régler la graphie et la longueur des syllabes sur le mode des grandes langues antiques. Là aussi, il ferraille. Il plaide pour le latin et le français, le second devant s'inspirer du premier, et l'usage de l'accent circonflexe devant trouver sa justification dans le rapport au latin. Une innovation mal vécue par les lettrés est ainsi justifiée par la tradition. Dolet est favorable à l'innovation dès lors qu'elle permet de magnifier la tradition ! Ajoutons que, pendant longtemps, les efforts de Dolet et de plusieurs de ses confrères imprimeurs furent vains, puisque le fameux chevron fut récusé. Ce n'est qu'en 1740 – soit deux siècles plus tard – que le Dictionnaire de l'Académie Française acta ce signe qui avait fait son apparition à l'époque d'Étienne Dolet. Rien n'est anodin. Le débat sur la réforme et la révolution s'insinue aussi dans les querelles orthographiques. Dans ce champ aussi Étienne Dolet se bat. On pourrait dire qu'il est à la fois novateur et conservateur, mais ce serait, en l'espèce, se laisser aller à un véritable anachronisme. Au XVIème siècle, les plus progressistes cherchent à modifier la langue française en construisant son caractère propre à partir de la non pareille *innutrition* qu'apporte la connaissance de la pure langue latine.

Mais le rapport de Dolet avec le langage est aussi celui d'un poète. Limitons-nous à quelques exemples. D'abord cette simple phrase écrite à la suite du décès de Villanovanus :

Adieu cher toi que j'ai aimé plus que mes yeux

Y a-t-il plus pure poésie ?

Autre exemple : ce qu'écrit Dolet sur la peine de mort. Voilà ce qu'il écrit d'un condamné à mort, conduit au bûcher : « Son corps a été anéanti, mais sa mémoire est encore torturée par les flammes furieuses de la haine ». Il ajoute : « Lorsque les nuages se furent dissipés, devait-on désespérer de voir renaître le jour dans son esprit ? Et lorsqu'il s'efforçait de sortir des abîmes et des gouffres dans lesquels il s'était plongé, et d'arriver à un refuge sûr, pourquoi d'un commun accord ne lui avons-nous pas tendu une main secourable pour lui permettre d'atteindre le port ? ».

Ces phrases procèdent du registre poétique de la douceur, du réconfort, de la commisération. Nul mieux qu'Étienne Dolet n'a dépeint la jouissance de l'horreur qu'éprouvent ceux qui assistent au spectacle du bûcher : « Toulouse [...] a satisfait son insatiable cruauté en le torturant et ne le mettant à mort. Son esprit et ses yeux se sont repus de sa souffrance et de sa mort [...]. Elle a commis un acte absolument injuste ».

Notre dernier thème sera celui des rapports entre Etienne Dolet et la mort.

On sait qu'il sera lors de deux procès condamné à mort pour avoir omis dans une édition la phrase se référant à la Communion des Saints dans le Crédo, pour y avoir interverti deux phrases, pour avoir mangé de la viande pendant le Carême alors qu'il affirmait que cela lui avait été prescrit par le médecin, pour avoir employé le terme *fatum* dans un sens qui connotait la prédestination et enfin, dans un ultime procès, pour avoir publié un dialogue - par ailleurs apocryphe - de Platon dans lequel cette phrase est prêtée à Socrate : « Quand tu seras décédé, [...] tu ne seras plus rien du tout ». Ce *rien du tout* fut fatal quand bien même on put expliquer qu'il ne s'appliquait qu'au corps.

... Et quand bien même Etienne Dolet avait mille fois proclamé sa croyance en l'immortalité de l'âme.

Il avait certes écrit cette étrange et forte phrase dans l'épithaphe du cher Villanovanus : « Réjouis-toi de ma mort et ne me plains pas car étant mort, j'ai cessé d'être mortel. » Phrase paradoxale, à double sens : ai-je cessé d'être mortel parce que je suis devenu immortel ou tout simplement parce que plus rien de moi n'existe après la mort ?

Un certain nombre de textes nous montrent un Dolet véritablement interrogatif. Beaucoup d'autres, les plus nombreux, - nous en avons déjà cité - attestent de la fidélité d'Etienne Dolet à la religion et à sa foi en l'immortalité de l'âme. Je citerai, entre cent autres, cet extrait du *Genethliacum*, œuvre écrite à la naissance de son fils Claude dont le titre même affiche modestement qu'il s'agit d'une « œuvre très utile et nécessaire à la vie commune contenant comme l'homme se doit gouverner en ce monde ».

La mort est bonne et nous prive du mal

La mort est bonne et nous ôte du val

Calamiteux ;

Et puis nous donne entrée

Au Ciel (le ciel des âmes est contrée) [...]

En cet endroit il ne faut avoir foi

A ceux qui disent (et ne savent pourquoi)

L'Âme et le Corps tous deux mourir ensemble...

Il y a plusieurs lectures possibles des conceptions d'Etienne Dolet par rapport à la religion et à l'immortalité de l'âme.

On peut penser d'abord que ce qu'il nous en dit n'est que prudence, concession à l'esprit du temps, et ruse pour échapper aux foudres de l'Inquisition. Mais cela se heurte à deux objections. La première objection tient au caractère même d'Etienne Dolet qui – on l'a vu – ne recule pas devant les combats et les controverses, prend facilement des risques, même s'il sait aussi prendre les précautions nécessaires. Et puis – seconde objection – on ne peut méconnaître la place considérable que ces thèmes – et ces affirmations – tiennent dans son œuvre. Peut-on, s'agissant d'un personnage au caractère aussi trempé que Dolet, considérer qu'une part si importante de son œuvre serait œuvre de circonstance ?

Il y a une seconde approche, celle de Lucien Febvre, qui explique dans son livre déjà cité comment l'incroyance était en quelque sorte impensable au XVI^{ème} siècle. Elle était en dehors de l'*épistémè* de l'époque.

Raisonné sur les conceptions et les convictions du XVI^{ème} siècle au regard de notre idée de la laïcité, des visions de la Révolution Française ou de la philosophie des Lumières serait commettre un total anachronisme.

Je cite Lucien Febvre : « Prétendre faire du XVI^e siècle un siècle sceptique, un siècle libertin, un siècle rationaliste et le glorifier comme tel serait la pire des erreurs et des illusions. De par la volonté de ses meilleurs représentants, il fut, bien au contraire, un siècle inspiré. Un siècle qui sur toutes choses cherchait, d'abord, un reflet du divin »

Et encore : « Soyons justes pour les hommes de ce temps : être juste, c'est comprendre. Ce qu'ils voulaient, ce qu'ils ont tenté — c'est la restauration de l'unité mentale, le rêve de tous les hommes ; c'est l'établissement d'un accord entre leur connaissance croissante des faits de nature et leur notion de la divinité ».

Cette thèse est forte. Elle a depuis été relativisée, comme l'a expliqué Marcel Picquier. Nul n'échappe à l'*épistémè*, aux présupposés, aux prérequis, à tout ce qui rend possible la pensée à une époque et constitue en quelque sorte les conditions d'existence, et je ne saurais mieux faire en la matière que de renvoyer à l'œuvre de Michel Foucault qui mieux que quiconque a exploré l'*Archéologie du Savoir* et débusqué les structures pré-établies qui expliquent l'apparition et la disparition des concepts. Mais à toute époque – ce fut le cas avec Etienne Dolet, et Michel Foucault n'en disconvient pas, tout au contraire – il est des êtres qui donnent des coups de boutoir dans les présupposés, les systèmes pré-établis, il est des hommes et des femmes qui brisent l'armure, il est des soldats de la liberté, grâce auxquels le ciel des idées connaît de singuliers éclairs.

J'évoquerai enfin une dernière hypothèse, celle qui me paraît la plus proche de la vérité.

Etienne Dolet est un chercheur. C'est un homme qui cherche. C'est un homme qui croit. C'est un homme qui doute. C'est un homme qui sait. C'est un homme qui ne sait pas. C'est un homme qui voudrait savoir.

Il croit sincèrement au message d'humanité, de fraternité, d'amour du genre humain qu'apporte la religion. Il déteste tout aussi sincèrement les cléricaux qui non seulement dévoient ce message, mais se servent de lui pour faire le contraire de ce dont il est l'expression.

Il croit en la légitimité de la révolte contre ceux qui oppressent et oppriment au nom de la religion.

Il croit en la force de l'esprit. Il déteste donc le dogmatisme. Il ne peut accepter que la religion ait pour corollaire l'interdiction de penser.

Et comme il croit en la force d'esprit, il ne pense pas que celle-ci se trouve abolie par la mort – ce qui explique ses nombreuses prises de position sur l'immortalité de l'âme.

On a pu le décrire – certains l'ont fait – comme théiste ou déiste.

Ce qui est sûr, c'est qu'il a très fréquemment marqué son accord avec les principes et les valeurs de la religion – ou à tout le moins son respect pour ceux-ci – tout en pourfendant les utilisations indues qui en sont faites.

Etienne Dolet est un homme qui, comme beaucoup d'entre nous, cherche, qui est traversé par la contradiction. A certains égards, on peut lire son œuvre comme un *collage*, collage entre un versant que nous qualifierons de « cicéronien » et un versant chrétien. Dans tous les cas, il croit assurément au primat de l'esprit.

Je ne connais pas, dans son œuvre, de texte plus étonnant, plus humaniste, plus amoureux de l'humaine condition et des « frères humains

qui après nous vivrez » comme avait dit François Villon que ce passage de l'*Epître au Parlement de Paris*

*Quand on m'aura ou brûlé ou pendu,
Mis sur la roue et en quartiers fendu
Qu'en sera-t-il ? Ce sera un corps mort
Las ! Toutefois n'aurait-on nul remords
De faire ainsi mourir cruellement
Un qui en rien n'a forfait nullement ?
Un homme est-il de valeur si petite ?
Est-ce une mouche ? Ou un vers qui mérite
Sans nul égard sitôt être détruit ?*

Et puis il y a les dernières phrases écrites par Etienne Dolet à la prison de la Conciergerie alors qu'il est déclaré coupable de « blasphème, de sédition et d'exposition de livres prohibés et damnés » :

Si sur la chair les mondains ont pouvoir, sur vous, esprit, rien ne peuvent avoir.

Il ajoute :

Soit tôt ou tard ce corps deviendra cendre

Il écrit :

Quant à la chair il lui convient pourrir

Mais s'agissant de l'esprit, il écrit :

Vous ne pouvez périr.

Cet homme, affaibli par la torture qu'on lui a fait subir préventivement, avait écrit à son Roi : « Mes trésors ne sont non or ou argent, pierreries ou telles choses caduques et de peu de durée, mais les efforts de mon esprit ».

Il avance maintenant sur la place Maubert sous les yeux des bigots et d'un peuple avide de suivre le supplice en direct. Les spectateurs sont là. Ils ont les yeux qui brillent à l'idée de voir le spectacle dans sa pure réalité, de partager la réalité du spectacle qui éliminera physiquement l'infamie proclamée. Ils sont du côté du Bien. Certains doivent avoir pitié. Du moins on l'espère. Lui, Etienne, est déjà sur l'autre versant. Il a dit et redit que les flammes ne feront que changer la date d'une mort inéluctable et n'auront

de prise ni sur son esprit, ni sur son œuvre qui lui survivra. Il n'est pas seul. Auprès de lui ses livres sont là, les uns au dessus des autres, liés à lui, ses autres lui-même comme s'il ne suffisait pas d'abolir le corps, la chair, les os, l'être même, mais qu'il fallait de surcroît, que par le même geste et le même mouvement, fussent réduites à néant les pages d'imprimerie, comme s'il fallait tenter d'abolir par une seule flamme dévastatrice l'œuvre métonymie de l'être et l'être métonymie de l'œuvre, afin qu'aucune trace ni matérielle ni intellectuelle ne subsiste, objectif totalitaire et dérisoire, car aucun bûcher ne détruit jamais l'œuvre d'un esprit libre qui, toute sa vie, dans les bonheurs et les malheurs, au cœur des certitudes, des doutes et des interrogations, contre toutes les formes de fanatisme, d'endoctrinement et de négation du droit élémentaire à la pensée, avait plaidé de tout son corps et de tout son esprit, pour ce trésor qu'aucun bourreau n'a jamais pu anéantir, ce trésor qui nous aide encore aujourd'hui à lutter contre toutes les formes d'asservissement de la pensée et qui s'appelle la souveraine liberté de l'esprit.

Jean-Pierre SUEUR.